

de nos droits nationaux et religieux. Comment donc la province française de Québec pourrait-elle consentir à se mettre elle-même, pour l'avenir, dans une situation encore plus désavantageuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, où la disproportion est déjà si grande et où nous ne comptons déjà que pour un quart ou un cinquième dans le Parlement ?

Aussi, à la simple annonce de la réforme projetée, nous ne pouvons nous empêcher d'être inquiet, au strict point de vue national.

La *Semaine religieuse de Québec*, en son numéro du 8 avril, a publié un petit article qui a fait quelque sensation dans la presse. Mentionnant la réforme que l'on projette d'opérer dans la manière d'être du Sénat, cette excellente publication proposait que l'on amendât la Constitution de façon à établir le système des écoles séparées dans toutes les provinces, et, remarque-t-elle, les circonstances paraissent favorables, puisque le premier ministre du Canada est un catholique ; présumer qu'il ne serait pas favorable à un tel amendement, ce "serait lui faire injure." Evidemment !

ORNIS.

Un opuscule de M. Routhier (1)

C'est celui dans lequel l'honorable juge vient de décrire le jubilé de diamant de notre gracieuse Souveraine. Il contient des faits, des idées, et un peu de fantaisie : une partie historique, une partie poétique, et une partie critique. Les faits sont intéressants, les idées modérées et justes, les ornements encore agréables sous leur air quelque peu fané.

On a d'abord un résumé brillant de la vie et du long règne de Victoria. Tout en racontant ses débuts, son avènement imprévu au trône, son mariage d'amour avec le prince Albert de Saxe-Cobourg, auquel elle fut attachée par une inaltérable affection, son existence modeste et digne, ses devoirs successifs, l'auteur met en relief la fermeté avec laquelle, à l'étonnement général, elle s'empara, si jeune, des rênes de l'État, la constante sagesse de son gouvernement, sa modération, son équité, sa piété. Fidèle à la constitution britannique, elle sut, dans l'occasion, user de ses prérogatives royales. Elle mérita la considération de ses ministres non moins que l'estime et l'a-

mour de ses sujets, et, pendant un règne de soixante années, la prospérité de l'Angleterre ne cessa de s'accroître. Seule survivante des rois régnants à son avènement, elle a vu naître et mourir des royaumes, et elle règne toujours. Trois générations princières l'entourent, et sa descendance est assise sur les trônes les plus puissants de l'Europe. L'empereur d'Allemagne est son petit-fils, la czarine de Russie, sa petite-fille. Son empire s'étend sur les cinq parties du monde, et, avec beaucoup plus de vérité que Philippe II d'Espagne, elle peut dire que le soleil ne se couche pas sur ses États. Quand elle tient cour plénière de rois, comme il est arrivé lors de son jubilé, elle apparaît dans une splendeur et une majesté que n'ont égalées ni Louis XIV, ni Napoléon Ier, ni peut-être aucun monarque. Et tandis que le vieux roi assistait avec tristesse au déclin de sa puissance, que le soldat de fortune tombait sous les débris d'un empire éphémère, créé par l'ambition et la tyrannie, la reine Victoria, confiante dans les destinées du peuple anglais, tient sur ses genoux son troisième successeur.

Après avoir esquissé, en larges traits, cette biographie, M. Routhier aborde la description du jubilé de 1898. Nous assistons avec lui à la série de ces fêtes incomparables. Et tout d'abord il en note le caractère universel, religieux, et colonial. Le monde entier a pris part aux noces de la reine-impératrice, de Québec à Hong-Kong, de Londres à Natal, des Bermudes à la Nouvelle-Zélande. Pendant une semaine, de tous les points de la terre, le télégraphe a porté vers la grande Ile le nom et les louanges de Victoria Ière. Puis l'on a vu ce spectacle d'une nation protestante célébrant avec une pompe religieuse extraordinaire le jubilé de sa souveraine. Cruelle leçon pour la nation voisine ! Mais le trait caractéristique des fêtes jubilaires a été l'attention donnée aux colonies, qui représentent l'immense étendue de l'empire britannique. Après la reine, les plus grands honneurs se sont portés sur les ministres et les délégués coloniaux, entre lesquels a tout particulièrement brillé notre Premier canadien, le Très Honorable sir Wilfrid Laurier.

Londres présenta pendant ces jours un spectacle vraiment inoubliable. La ville regorgeait d'étrangers. Rien n'égalait jamais la splendeur, la somptuosité de la procession qui se déroula dans ses avenues et ses grandes artères. Elle dura trois heures. Il y avait 46,000 hommes de troupes sur pied, commandés par le duc de Connaught, fils de la reine. Les coloniaux offraient la plus complète collection de soldats de toute grandeur, de toute couleur, de tout uniforme. Il paraît que nos dragons, nos hussards, nos cavaliers de la police montée, qui s'avançaient en tête de la procession, précédant le landau de sir Wilfrid et de lady Laurier, avaient une mine superbe. Le Canada eut partout la première place, dans ces fêtes, après la mère-patrie. A la suite du cor-

tège, où princes, officiers, ambassadeurs, rivalisaient de décorations et de magnificence, la reine s'avancait, dans un landau ordinaire, mise simplement, sans bijoux ni couronne. M. Routhier, dans un chapitre d'imagination, nous la montre évoquant le passé et le rapprochant du présent, qui n'est pas sans tristesse, au milieu des honneurs inouis qu'elle reçoit, mais qui est bien capable aussi de lui inspirer une légitime fierté.

La revue militaire fut très intéressante, et l'on put admirer la précision et la grâce avec lesquelles évoluait l'armée de Sa Majesté.

Mais le spectacle le plus grandiose, le plus nouveau, et qui donne le mieux l'idée de la puissance et de la force de l'Angleterre, ce fut celui de la revue navale. Et le chapitre qui le retrace est aussi, à mon gré, le meilleur et le plus original du livre. Il serait trop long même de le résumer succinctement. On n'a qu'à l'aller voir.

Les fêtes se terminèrent par des réceptions et des banquets donnés aux dignitaires coloniaux, et ce n'en fut pas le côté le plus fâcheux.

L'honorable juge se demande en fermant son opuscule quel sera l'avenir des colonies anglaises, et, en particulier, du Canada. Il critique discrètement l'idée fédéraliste de sir Wilfrid, et se prononce, en fin de cause, pour le *statu quo*, au moins quant à ce qui nous regarde. La plupart des lecteurs trouveront, ce me semble, cette conclusion raisonnable.

L'auteur fait, çà et là, entre l'ancienne Rome et Albion, certains rapprochements qui ont aussi de la justesse. Il est vraisemblable, dit-il, que celle-ci conservera plus longtemps que la première son empire colonial, attendu qu'elle donne à ses peuples une mesure plus large de liberté politique et que la civilisation chrétienne a remplacé la civilisation païenne. On peut, en effet, augurer de sa conduite que les humbles Bretons d'autrefois, vaincus par les Romains de César, et devenus, grâce à leur vitalité, les fiers Anglais d'aujourd'hui, ne sont pas éloignés de se croire destinés à relever, dans l'empire du monde, leurs anciens maîtres, et, qui plus est, à rendre cet empire éternel. Ce que l'honorable juge ne dit pas, et ce que peut être le tact lui interdisait dans les circonstances, c'est le sans-gêne avec lequel le Lion britannique s'est attribué, à travers les âges, sa part dans la répartition de la terre, sans-gêne qu'il pratique plus que jamais.

Que dire du style de M. Routhier ? Il est large, il est abondant, il est facile ; il est entraînant et rapide, et l'on passe aisément sur la négligence des détails. Car M. Routhier traite la langue en souverain, et ne se met pas en peine pour si peu. Il n'ignore pas néanmoins que les ouvrages vivent par le style, et que le style est fait de petites choses. Il y a loin de l'ébauche au fini, et les véritables artistes se rangent toujours du côté de ce dernier. En lettres comme en morale, les pécadilles conduisent aux grandes fau-

(1) *La reine Victoria et son jubilé*, par A. B. Routhier. Québec. 1898.